

## Le Mystère du deuxième jour

### (Genèse 1/5-8)

J'aime bien scruter le langage, par exemple quand il s'agit de traductions. Ainsi je viens de relire le texte inaugural de la Bible, celui qui traite de la « [création](#) » du monde (il vaudrait mieux dire, à mon avis, de son organisation, car rien n'autorise au début de la Genèse l'idée d'une création *ex nihilo*). On lit en Genèse 1/5, où sont séparées lumière et ténèbres, dans la Bible Segond : « Dieu appela la lumière 'jour', et il appela les ténèbres 'nuit'. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le premier jour. » La traduction de la fin du verset par « premier jour » figure aussi dans la Bible de Jérusalem, dans la Bible Osterwald, dans celle du Semeur, dans la Bible Darby, dans la Bible Osty, dans celle de la Nouvelle édition de Genève de 1979, dans la TOB, etc. Bref tout cela semble clair. Y compris dans les traductions les plus récentes et les plus pratiquées, le nombre est ordinal (« premier »), et on comprend bien alors que le verset 8 qui suit plus loin, où sont séparés le ciel et la terre, puisse parler de « deuxième jour ». – Je fais exception du malheureux Segond, qui parle lui pour la fin de ce verset de « second jour », oubliant que « second » en français exclut qu'il y ait une suite à l'énumération. Fâcheux tropisme onomastique : Segond a naturellement pour ainsi dire favorisé « second », en oubliant le « deuxième » !

Cependant il m'est venu l'idée de regarder précisément la Bible Segond révisée, appelée édition de la Colombe. Elle porte quant à elle, pour la fin du verset 5 : « Il y eut un soir et il y eut un matin : ce fut un jour. » C'est bien différent. Mais elle demeure bien bizarre, cette expression « un jour » : que veut-elle dire ? Creusant la question, je me reporte à la Bible du rabbinat français. Elle porte, de façon comparable : « « Il fut soir, il fut matin, – un jour ». Je n'en suis pas plus avancé. S'agit-il d'un jour comme tous les autres ? L'indéfini « un » pourrait l'autoriser. Mais que reste-t-il de la majesté exceptionnelle de ce jour inaugural ?

Allons, me dis-je, voir ce que dit Chouraqui. Et là je me vois bien récompensé de mes recherches, et enfin éclairé. Je lis en effet : « Et c'est un soir et c'est un matin : jour un. » « Jour un » en effet, nombre cardinal et non plus ordinal, illumine la question. C'est du Jour de l'Unité qu'il s'agit, totalement différent des autres, qui le suivront de façon séquentielle, mais qui se distingueront fondamentalement de lui. À eux conviendront bien les dénominations ordinales, mais au seul « Jour un » convient le nombre cardinal, puisque c'est lui en quelque sorte le plus important.

Pour vérifier cela, je me reporte ensuite aux textes eux-mêmes. L'expression hébraïque initiale est bien « Jour un » : *yom è'had*. La Septante traduit très exactement « Jour un » par : *hèmera mia* (« premier » se dirait *prôtèn*), et la Vulgate de Jérôme de même par : *Dies unus* (« premier » se dirait *primus*). Bref dans les trois cas aucun doute n'est possible. Il s'agit bien non d'un « premier jour », identique ou comparable en quelque sorte aux autres, mais du « Jour un », intrinsèquement différent de ceux qui vont le suivre.

Ce point étant établi, je continue mon enquête, en cherchant ce qu'ont dit les commentateurs sur ce sujet. Voici ce que dit Rachi : « Jour un (*yom è'had*) – La symétrie du texte aurait exigé qu'il fût écrit : *yom richon'* (« premier jour »), comme pour les autres où il est écrit : « deuxième, troisième, quatrième... » Pourquoi est-il écrit : 'Jour un' ? Parce que le Saint, béni soit-il, était seul dans Son univers, le Midrash raba indiquant que les anges ont été créés le deuxième jour, de sorte que « Jour un » doit se comprendre : 'Jour de l'Unique' ».

Vais-je me satisfaire de cette exégèse ? Son mérite est assurément de voir le problème, et d'essayer s'y apporter une solution. Mais je la trouve tout de même assez naïve, passablement littérale, maintenant de façon certes fort pieuse, mais très traditionnelle la transcendance de Dieu. Ne peut-on chercher une interprétation plus symbolique, parlant davantage à notre sensibilité, et recélant comme une sorte de secret un contenu psychologique à mon sens plus intéressant ?

Dans son commentaire sur la création du monde (qu'on connaît sous le titre *De opificio mundi*), Philon d'Alexandrie donne, comme à son habitude, de ce *kai èmeran oukhi prôtèn, alla mian* (« non pas premier jour, mais jour un ») une interprétation allégorique. Il voit dans le terme de « un » l'unité intelligible, incorporelle du monde (*kosmos noètos, asômatos*). Enfin, me dis-je, je touche au but. Il suffira de remplacer cette intuition métaphysique par son « équivalent » psychologique.

Mais pour cela je dois considérer ce qui se passe au deuxième jour. Et là apparaît un vrai mystère, qui justifie le titre du présent article, mais qui va me permettre d'éclairer le « Jour un ». En effet, au Jour de l'Unité, Dieu déclare « bon » ce qu'il a fait : « Dieu vit que la lumière était bonne. » (Genèse 1/4) Mais ensuite, en ce qui concerne le deuxième jour, aussi bien dans la Bible juive que dans la Vulgate (et on sait que Jérôme se voulait très fidèle à la vérité du texte juif : la *veritas hebraïca*) cette expression est absente. Dieu ne reprend son auto-félicitation que le troisième jour. Il est vrai qu'elle figure pour le deuxième jour dans le texte de la Septante, je ne sais pour quelle raison : souci d'harmonisation avec ce qui précède et ce qui suit, traduction d'une autre version du texte ? Quoi qu'il en soit, la seule version en vigueur dans le monde juif (celle du texte massorétique) est remarquable par cette absence.

Que signifie-t-elle ? Tout simplement, comme il n'en est pas fait mention, qu'un doute est jeté sur la « bonté » ou la réussite totale de la création dès le lendemain du jour où elle s'est opérée. C'est dans ce type de fissures textuelles qu'ont pu s'engouffrer les gnostiques, pour déclarer que la création n'était pas

l'œuvre de Dieu (dont ils se faisaient une très haute idée), mais d'un Dieu second (*hystère*, en grec), qu'ils appelaient le Démon. Bref, le déroulement de la création manifestait pour eux une dégradation, un refroidissement, une entropie du monde, car la plénitude, ou le *plérôme* initiaux avaient été rompus. L'évangile de Jean parle aussi de ce plérôme dans son Prologue (1/16). À l'inverse de ce qu'on croit, en y voyant une déviance tardive, la gnose a assurément été connue très tôt, et sans doute s'est-elle greffée sur le type d'interprétation symbolique et allégorique des textes qu'on voit chez Philon. Et aussi elle est éternelle, retrouvée par des poètes modernes, tel Valéry, dans son « Ébauche d'un serpent » (dans *Charmes*) :

« Dieu lui-même a rompu l'obstacle  
De sa parfaite éternité ;  
Il se fit Celui qui dissipe  
En conséquences, son Principe,  
En étoiles, son Unité. »

Maintenant, la transition de l'interprétation de type métaphysique à la Philon, parlant de la perte d'une Unité « intelligible, incorporelle du monde », au monde de la psychologie la plus banale, constatable ou expérimentable par tout un chacun, est simple. Car ce qu'il y a de plus précieux dans la vie est toujours le Commencement (le « Jour un »). Ce qui vient après est constamment en retrait. Là est la signification de la mélancolie, du « moins être » inhérents au « deuxième jour ». La vraie fête est la veille de la fête, le vrai dimanche est le samedi soir. Le meilleur moment en amour est quand on monte l'escalier. Il est meilleur dans les rêves que dans les draps. Selon le mot de Proust, le désir fleurit, la possession flétrit toute chose. Et il est bien rare, au rebours de ce que dit le poète, que les fruits passent la promesse des fleurs. Bref, sitôt que quelque chose a commencé, le cœur ne bat plus aussi fort : il y a une sorte de malédiction dans tout [accomplissement](#), et on peut menacer quelqu'un de la réalisation de ce qu'il souhaite le plus ardemment, car de ce moment on ne laisse plus rien à désirer. Changeons donc nos cartes de vœux : « Je vous souhaite de ne pas obtenir cette année tout ce que vous désirez ! » Pourquoi ne pas essayer ? Tels seraient des [vœux gnostiques](#) !

Notez aussi qu'au tout début de la Genèse Dieu organise le monde en séparant les éléments, précisant chaque chose par rapport à l'autre. Mais préciser est aussi tuer (latin *caedere*, voyer : « occire »). À chaque chose est affectée une borne, une frontière, tout est « défini » : mais que dit-on aussi, quand on dit de quelqu'un qu'il est « fini » ?

Bien sûr l'Unité initiale salvatrice peut être retrouvée. La recherche spirituelle le permet, comme par exemple la démarche gnostique. J'ai esquissé cette voie dans ma [Source intérieure](#) (Golias, 2008), et l'ai développée dans [Une voix nommé Jésus. L'évangile selon Thomas](#) (Dervy, 2010). Dans le monde amoureux aussi, on peut pour conjurer la déception du « deuxième jour », essayer de

retrouver la magie du « Jour un », comme j’y ai convié dans la dernière partie de [\*Méandres de l’amour. Éros et Agapè\*](#) (Dervy, 2014). Et dans la pratique artistique aussi, le but est toujours de retrouver une unité perdue, par-delà la séparation vraiment « diabolique » des éléments (*diaballein* : séparer), fruit de leur analyse (*analysis* : dissolution) par l’esprit logique. À cela servent les très nombreux procédés stylistiques de la fusion dans le texte, la dilution des formes dans la peinture, etc. – voyez ici mon [\*Cours de stylistique en 99 leçons\*](#), livre électronique (Le Publieur, 2014). Tout se tient en effet ici : c’est dans cette constellation de domaines, ici simplement esquissée, que résident à la fois le « mystère du deuxième jour », et les réponses qu’on peut lui apporter...

J’espère qu’on ne m’en voudra pas d’avoir mêlé comme je l’ai fait exégèse textuelle, théologie, psychologie, esthétique, etc. L’esprit en effet est un. Comme disait Valéry, « Mélange c’est l’esprit ». Au moins une ombre sera-t-elle passée sur ce catéchisme, cette doxa qu’on nous serine constamment, nous présentant l’œuvre de Dieu comme *totalem* bonne. Et au fond ce texte inaugural de la Genèse, d’être ainsi complexifié, n’en acquiert me semble-t-il que plus de valeur et d’intérêt.

© Michel Théron, 2014



Michel-Ange, Dieu créant le monde